Nangounon YEO Fatogoma

En attendant le Fils

EDILIVRE.com

En attendant le fils

Nangounon Yeo Fatogoma

En attendant le fils

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
56, rue de Londres – 75008 Paris
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3538-5
Dépôt légal : Juillet 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Dédicace

A mon père Yeo Kadoh et à ma mère Soro Nikpa.

A tous mes frères et à toutes mes sœurs qui m'ont toujours aimé et soutenu.

A mon unique boss que j'ai nommé Koné Daouda Soukpafolo.

A tous ceux ou celles qui ont croisé un jour mon chemin depuis ma naissance, jusqu'à aujourd'hui….

Ce livre est un remerciement pour vous tous car toute personne est le produit de l'environnement dans lequel il vit. Par conséquent, la personne décrite à travers ce livre, ses sentiments et ses opinions sont la résultante de l'éducation que vous m'avez donnée, de votre influence, de vos encouragements, de vos aides et aussi de vos attentes. Enfin, à mes deux sœurs aînées qui sont parties si tôt – sans prévenir – et à tous les membres de notre grande famille qui ont quitté cette vie, j'aurai aimé que vous soyez encore là pour continuer à profiter de votre amour et de vos conseils. Mais Dieu en a décidé autrement. Reposez donc en Paix. Nous nous reverrons certainement un jour.

Préface

Je m'appelle Yeo Nangounon Fatogoma même si ce deuxième prénom n'existe sur aucune de mes pièces d'identité. Vous comprendrez plus tard pourquoi. Je suis un ivoirien né en 1980 dans la ville de Korhogo au nord de la Côte d'Ivoire. Du côté de sa mère, je suis le 5e enfant et le premier garçon d'une fratrie de huit enfants. Je fus donc élevé dans une famille composée essentiellement de femmes. Après le primaire à l'EPP Nahoualakaha et le collège au Kimou M'Bra, je suis allé au lycée scientifique de Yamoussoukro, au centre du pays, ce qui me permettra trois ans plus tard de bénéficier d'une bourse pour aller continuer mes études supérieures en France. Après l'obtention de mon diplôme d'ingénieur en Télécommunications en 2005, en pleine crise ivoirienne, j'ai commencé à travailler sur place comme la plupart de mes camarades. D'ailleurs on est toujours là cinq ans plus tard alors que la plupart d'entre nous auraient souhaité rentrer au bercail. La situation de crise dans mon pays ne me permettant pas de rentrer tout de suite. Ce livre retrace un peu ma jeune vie depuis mon enfance dans

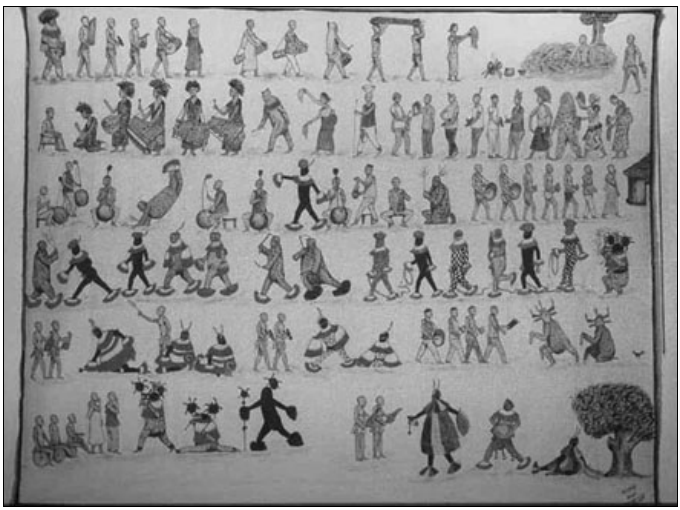
la pure tradition Senoufo dans mon village de Nahoualakaha jusqu'au quartier Belleville de Paris. Il présente aussi ma vision du monde, mes pensées et mes réflexions sur plusieurs sujets du moment notamment la religion, les relations entre races. Comme le disait Stendhal *« Je ne prétends pas écrire une histoire mais tout simplement noter mes petits souvenirs et mes réflexions afin de deviner et de laisser deviner quel homme je suis. »* C'est donc une grande partie de ma personnalité que j'expose humblement dans ce livre intitulé « *En attendant le Fils… »* Un titre un peu voyant, je le reconnais mais qui colle parfaitement à la réalité de ma famille. Ce que j'expose ici n'est donc ni un conte de fée, ni une complainte mais simplement ma vie, en tout cas comme je la perçois mes bonheurs, mes malheurs, mes peines et mes joies.

A l’origine…

Mon histoire bien que singulière est une histoire commune à la plupart des jeunes africains. Dans le nord de la Côte d’Ivoire, dans la région dite des savanes, se trouve un peuple qui se nomme lui même Siéna mais à qui l’explorateur européen (notamment français) a donné le nom Senoufo. La chefferie traditionnelle de ce peuple se trouve dans la ville de Korhogo – qui signifie héritage en langue locale. Elle fut fondée au XVIIIe siècle par un cultivateur en quête de terres fertiles Soro Nanguin. Ce dernier avait migré du mali actuel pour aller vers le sud. Probablement que ses ancêtres (et donc aussi les miens) avaient quitté la région devenue aujourd’hui le désert du Sahara quelques siècles ou millénaires plus tôt pour s’installer dans la région du Mali et du Burkina Faso. Un siècle après l’arrivée de monsieur Soro Nanguin dans la région, un autre valeureux paysan répondant au nom Silué Nahouala avait quitté son village natal pour aller à la recherche de nouvelles terres cultivables mais aussi d’un lieu de paix à une époque où il y avait beaucoup de remous, de tensions avec notamment l’arrivée des almoravides

musulmans comme Samory Touré qui voulaient convertir de gré ou de force les autres contrées à leur religion. Monsieur Soro Zwacognon 4e successeur de Nanguin et père du futur Soro Gbon, chef spirituel des Senoufo, était un homme de paix et surtout un cultivateur comme tout bon Senoufo. Il n'avait donc pas les moyens et surtout le temps de se battre avec quelqu'un. Il envoya une lettre à Samory Touré dans laquelle il affirmait « *Je ne suis pas un guerrier mais un cultivateur. Je ne me dispute avec personne, c'est avec la terre que je me dispute* ». C'est une phrase qui résume bien la doctrine Senoufo *:* la culture de terre encore et encore et rien d'autre. Il signa par la suite un traité de paix avec l'envahisseur faisant de cette région un oasis de paix au milieu d'une zone d'instabilité. Cela avait donc attiré de tous les cotés tous ceux qui voulaient travailler dans leurs champs en toute quiétude. C'est ainsi que monsieur Silué Nahouala, après plusieurs recherches, s'est installé sur cette terre à quelques dix (10) kilomètres au sud de Korhogo. Il était désormais sous la protection de monsieur Soro Zwacognon et pouvait donc vaguer à ses occupations (les travaux champêtres) sans crainte. Zwacognon sera suivi par Gbon Soro à qui monsieur Félix Houphouët Boigny – premier président de la Côte d'Ivoire – demandait le soutien et la bénédiction avant de se lancer dans les luttes politiques. Aujourd'hui en Côte d'Ivoire, on le reconnaît sous la désignation du « vieux Gbon » et surtout le chef spirituel de tous les Senoufo. Le hameau fondé par Nahouala s'est agrandi avec des nouveaux arrivants et a pris naturellement le nom de Nahoualakaha, ce qui signifie tout simplement en langue Senoufo le village de Nahouala. C'est dans ce village que sont nés et ont

vécu mes grands parents maternels comme paternels. Enfin pour être plus précis, ma grand-mère maternelle vient de Gbolokaha tandis que ma grand-mère paternelle vient elle, du village de Tagbanga qui se trouve à un kilomètre de Nahoualakaha. C'est là que sont nés et vivent encore – par la grâce de Dieu – ma mère et mon père. C'est donc là que débuta mon histoire, celle qui allait m'emmener en France, en passant bien évidemment par le lycée scientifique de Yamoussoukro.



Toile senoufo montrant l'organisation funéraire

Le monde Senoufo (Senami)

Le peuple Siéna est avec le groupe voltaïque, l'un des plus importants dans la population ivoirienne. Ce peuple se concentre autour de sa capitale régionale Korhogo communément appelée la cité du poro mais le royaume du peuple Senoufo s'étend en réalité jusqu'au Mali et le Burkina Faso. Le colonisateur n'a pas tenu compte des peuples dans le tracé des colonies mais seulement de son intérêt personnel, alors on fait avec. Le mot Siéna signifie ceux qui parlent la langue Séné ou encore *« les hommes des champs »*. Le Senoufo est donc avant tout un travailleur de la terre qu'il soit valeureux ou pas. Ce travail lui procurait tout ce dont il avait besoin pour sa survie et quelques fois pour des échanges commerciaux avec les peuples voisins. De part son histoire et les alliances ou divisions qui ont pu avoir en son sein, le peuple Senoufo se divise aujourd'hui en plusieurs sous ethnies dont les Tiembara autour de Korhogo (comme moi), les Nafara, les Fodonon, les Koufolo, les Pallaka, les Tienembélé… etc. Dans tous ces sous groupes linguistiques voir même culturels, on retrouve essentiellement cinq grandes lignées

représentées par les cinq noms de famille fondamentaux que sont Silué, Sekongo, Soro, Tuo et Yeo. Avec seulement cinq noms de famille, il est plus simple de savoir qui est qui, qui fait quoi et pourquoi. Aujourd'hui, les choses ont beaucoup changé dans le mauvais sens à mon goût, j'y reviendrai plus tard. En attendant, l'organisation temporelle quant à elle, est basée sur une semaine de six jours désignant chacun le jour d'un marché local dans la région. Korhogo étant la capitale, alors la semaine commence avec le jour de marché de Korhogo appelé Koundiené. Ensuite viennent successivement Kounma, Nikpa, Tori, Wagoun, Tchohogninhin. Ce dernier jour correspond au marché de la petite ville de Tioro, à un kilomètre de mon village. C'est donc là que j'ai fait mes premiers pas et aussi mes premiers achats de chaussures ou de vêtements. Durant les cinq premiers jours de la semaine, le Senoufo se donne à la culture du coton, du riz, de l'igname, du mais, du sorgho et ainsi de suite. Le sixième jour qui correspond au jour du marché local est comme un jour de repos. Une occasion pour décompresser surtout en pleine période des travaux champêtres. Tous les habitants des villages environnants se rassemblent pour échanger, vendre les produits de leurs durs labeurs et si besoin est, faire l'approvisionnement en matières de première nécessité. La vie sociale est aussi organisée en fonction des saisons de pluies, quoi de plus normal pour des gens qui vivent que du travail de la terre. On a pris soin de construire les villages ou hameaux tout prêt des points d'eau – appelés marigots – qui permettaient d'approvisionner les villages en eau un peu acceptable. Aujourd'hui les pompes villageoises permettent de fournir les paysans en eau potable

même si elles tombent en panne chaque deux jours. On retrouve aussi à côté de chaque village de larges zones irriguées, nommées baffons. C'est dans ces larges étendues marécageuses que sont cultivés la plupart des aliments de base. A cela s'ajoutent aujourd'hui le coton et l'anacarde qui constituent les produits d'exportation. Avec leurs grosses dabas, les Senoufo retournent sans relâche la terre, comme aucun autre peuple n'a la capacité et la facilité de le faire. Certains se contentent de défricher une petite parcelle et d'y semer les graines. Mais pour le Senoufo, cela n'est pas suffisant. Il faut qu'il fasse ses propres sillons avant de semer du maïs ou ses propres buttes avant de planter de l'igname ou du manioc. Un travail assez physique auquel j'ai eu à m'affronter. Au moment de la saison pluvieuse, et donc des gros travaux champêtres, le village reste quasiment vide de l'aube au crépuscule. Si le champ est assez éloigné alors les enfants peuvent rester au village souvent sous le regard protecteur d'une personne âgée. Enfin, les enfants reviennent auprès de cette personne lorsqu'ils ont faim et qu'ils veulent manger sinon le reste du temps, elle ne les voit pratiquement pas. D'ailleurs, quand j'y pense, tous ces moments où nous nous promenions seuls sans aucun adulte, je me dis qu'en France il aurait peut être eu un enlèvement chaque jour. Enfin bref, ce n'est qu'une analyse perspicace de la situation mais revenons à nos Senoufo. La période de sécheresse est plus propice pour la construction et la réparation des maisons, cases et greniers ainsi que quelques travaux de jardinage. Le Senoufo est aussi un grand peintre et un sculpteur de talent. Ses œuvres sont inspirées le plus souvent de la vie de chaque jour sans pourtant oublier

une petite touche de mysticisme. En dehors du travail de la terre, les Siéna possèdent aussi une organisation sociale assez spéciale autour du poro : le passage de l'adolescence à la vie adulte. Cette initiation a lieu dans des espaces verts, des forets primaires qu'on retrouve à coté de chaque village Senoufo. Ces espaces primitifs conservés depuis des millénaires sont appelés « bois sacrés » ou encore « Sizang » en Senoufo. Et comme toute chose sacrée en pays Senoufo, il n'est pas nécessaire de faire la police pour la protéger. La conscience collective fait que personne ne songe à couper ni même à ramasser un seul bois dans les environs de cette forêt. C'est ça aussi la force de nos cultures traditionnelles : la sauvegarde de la chose commune. Le poro constitue ainsi l'élément de base du système culturel traditionnel Senoufo. Ce sont les initiés, qui après avoir passé sept jours dans le bois sacré pour apprendre les bases de la tradition, sont responsables de la vie sociale et surtout des cérémonies funéraires pendant les sept années suivantes. Ces sept années représentent la période de transition qui devrait leur permettre de mieux assumer plus tard leurs responsabilités d'hommes et de chefs de famille. En occurrence ce sont les initiés qui par le bruit d'un tambour – tapé depuis le bois sacré – annoncent tout décès d'un homme qui aurait été initié auparavant ce qui correspondait autrefois à toute la population masculine adulte. Ce sont ces initiés qui donnent aussi d'une certaine façon le déroulement des funérailles et surtout ce sont eux qui transportent le défunt jusqu'à sa dernière demeure. Après sept ans de service rendu, une grande cérémonie sera organisée pour clôturer toutes les épreuves surmontées durant

l'initiation. Ils seront enfin des diplômés, ils deviendront de vrais initiés, ils porteront désormais des noms de baptême que seuls les initiés peuvent utiliser. Leurs petits frères prendront alors le relais. C'est donc dans cet entourage de danses folkloriques et de masques que j'ai commencé ma jeune vie et dans lequel j'ai baigné jusqu'à mon départ du village. Ainsi va la vie d'un jeune homme Senoufo ou plus précisément ainsi allait la vie d'un jeune Senoufo. De nos jours, de plus en plus de jeunes vivant au village choisissent de ne pas suivre cette initiation puisqu'elle est basée sur un choix personnel. Même un père n'a pas le droit de forcer son fils à s'initier. Alors on choisit de plus en plus le chemin de la facilité : se soustraire à toutes ces contraintes de la coutume. C'est la modernité n'est-ce pas ? Et puis, il y a le christianisme et l'islam qui font leurs chemins alors on n'a plus le temps pour toutes ces coutumes. Moi-même qui vous parle, je suis dans ce lot de gens qui n'ont pas eu la chance de connaître cette initiation fondamentale, ce que je regrette d'ailleurs. On ne peut concilier les études et le poro. Mais il n'est jamais trop tard. Un jour peut être je le ferai. Au niveau religieux, le Senoufo est de tradition animiste, sa vie ne peut se concevoir sans une référence à Dieu. « *Personne ne peut s'accomplir et avoir Dieu comme interdit* » dit on. Sa communication avec le créateur se fait à travers les sacrifices sous des rochers, des arbres centenaires où certains évènements inexpliqués (apparition, guérison) auraient survenu par le passé. Le Senoufo n'oublie pas aussi de faire des offrandes à ses aïeux qu'il matérialise souvent par des idoles. Mais contrairement à tout ce qu'on a pu entendre notamment venant des premiers explorateurs,

le peuple Senoufo comme tous les autres peuples africains n'ont jamais adoré plusieurs Dieu. Dans toutes les cultures africaines, il y a un seul et unique créateur appelé Kolotcholo en Senoufo, Nyamien en Baoulé, Lagoh en Bété et ainsi de suite. Il est vrai que nos ancêtres n'ont pas construit des cathédrales pour lieux de culte mais il est nécessaire de savoir une fois pour toute que l'animisme n'a jamais été et ne sera jamais la négation de Dieu. C'est simplement une autre façon de faire, de procéder. On peut raisonnablement poser des questions sur la manière de faire mais jamais sur la foi qui en résultait. C'est dans ce monde que je suis né alors je sais de quoi je parle. C'est dans cet environnement que j'ai grandi, enfin vieilli je veux dire car avec une taille de 1m60 j'ai cessé de grandir il y a très longtemps. Mais bon passons. Peut être que si j'avais un centimètre de plus, je ne serai pas là à écrire ces lignes. Ce qui est sûr, j'étais toujours aux cotés de mon père à chaque fois qu'il y avait des offrandes à faire. Et malgré la diversité des idoles et des sacrifices et autres libations à nos ancêtres, ce sont les mêmes phrases qui étaient prononcées à la fin de chaque occasion : « *Kolotcholo sariga y a wi gnouon* » ce qui peut se traduire littéralement par « *Que Dieu nous accorde nos demandes* ». Ou encore l'expression *« Ki ba pié Kolotcholo foungo »* qui signifie textuellement *« Que la volonté de Dieu soit faite »*. Ainsi donc à chaque fois, les prières étaient adressées à un seul être suprême. On remettait notre espoir dans les mains de Dieu. Tout cela pour affirmer avec force et conviction que nos peuples n'ont jamais cru en plusieurs dieux, n'ont jamais adoré plusieurs dieux. Mais comme toutes les autres religions qualifiées aujourd'hui de

modernes – le christianisme, l'islam,… – nos ancêtres avaient aussi plusieurs intermédiaires pour atteindre le créateur du ciel et de la terre. L'existence et la crainte de Dieu ne sont pas une invention de la Bible ni du Coran : ce sont des certitudes qui se sont forgées chez tous les peuples qui vivent sur cette terre depuis que le monde est monde. Probablement que par pudeur et surtout par humilité, nos ancêtres n'ont pas voulu s'adresser directement au bon Dieu, cherchant chaque fois à passer par leurs aïeux et les esprits qu'ils pensaient être plus proches de Dieu. Aujourd'hui, les Chrétiens dont je fais parti, prient avec ferveur la sainte Marie, Saint Pierre, Saint Paul etc. et cela ne choque personne. Et cela ne devrait choquer personne puisque ce sont des êtres qui ont servi Dieu et par qui des miracles sont arrivés. En plus de ces anciens saints, on sanctifie encore aujourd'hui des personnes dont la conduite a été un modèle pour les autres. On prie tous ces saints pour qu'ils interviennent auprès du Père pour nous : ce qui est tout à fait normal. C'est ce même mode de fonctionnement qu'ont toujours utilisé nos ancêtres et c'est cette tradition qu'ils nous ont transmise. Il est tout à fait normal de se demander si les représentations qu'ils faisaient de leurs saints ou de leurs ancêtres – comme le peuple juif dans le désert – étaient appropriées ou bien choisies mais en aucun cas on ne peut réduire nos peuples à des barbares sans vraie conscience religieuse ; des gens qui se prosternaient devant tout ce qu'ils trouvaient sur leur chemin. Cela n'a jamais été le cas. De nos jours, on se précipite dans une grotte à Lourdes chaque année parce que la Vierge Marie y est apparue il y a des siècles. Les gens viennent de toutes les régions de la

planète pour espérer une guérison et il y a certains qui y trouvent la force pour rebondir. Rendons grâce à DIEU ! Car encore une fois, ce qui compte c'est la foi. C'est elle seule qui guérit l'homme et non tous les autres apparats. Mais lorsque, nos parents se rendent dans des grottes similaires pour chercher réconfort, on les accuse d'adorer des arbres, des cours d'eau et que sais-je encore. Alors que le plus sain et le plus respectueux aurait été de chercher à savoir l'origine de cette adoration, de cette coutume. Comme on le dit souvent, chercher le « pourquoi du comment ». Que non. Alors que ce qui a existé chez vous, il y'a de fortes chances que ça se soit produit ailleurs aussi. Et oui les miracles, les apparitions ont existé aussi dans nos cultures à travers toute l'Afrique comme sur tous les autres continents. Mais l'Européen peint en explorateur avait un rôle à jouer. Il avait une conduite à respecter. Il avait un discours préconçu à livrer. Ce que l'homme noir touche, ce que l'homme noir fait est forcement diabolique, satanique. Et d'ailleurs il est noir parce qu'il est l'incarnation même du péché. Une tactique bien menée puisqu'il s'agissait de réduire notre culture à néant pour pouvoir imposer la leur et poser les conditions de l'esclavage qui allait se poursuivre sur quatre siècles. Il fallait nous ridiculiser, nous barbariser, faire croire que nous étions un peuple sans connaissance de l'être suprême : Dieu. Il fallait nous réduire en simples babouins. C'était une tactique sociale, religieuse et politique. Il suffit de voir la bande dessinée « Tintin au Congo » écrite en 1931 – c'est à dire cinq siècles après le contact entre les deux mondes – pour comprendre quel respect ces gens là avaient pour nous. Non nos Aïeux avaient des intermédiaires, des

Saints de leur culture comme on en trouve dans toutes les religions de nos jours. Aujourd'hui, il n'est pas question de renier la Chrétienté – ce n'est pas elle qui est en cause mais ceux qui se disaient ses fidèles – mais simplement de réparer une injustice, de rétablir la vérité fondamentale, celle de Dieu. Car ce qui est grave, ce n'est pas que des étrangers nous disent que nos cultures n'ont pas de fondements. A ma connaissance, le blanc pour exister a toujours eu besoin de diminuer les autres et physiquement et moralement comme ils l'ont fait avec les noirs, les indiens, les Maya qui se trouvent être parmi les peuples les plus inventifs, ceux qui ont compris le monde des millénaires avant les blancs. Le grand souci pour la survie de nos cultures, c'est que beaucoup d'entre nous ont en grande partie intégré dans leur conscience – à cause de l'école encore coloniale – qu'avant l'arrivée des occidentaux, nous étions dans l'obscurité, nous étions des sauvages, des barbares. C'est à nous de remettre les choses dans le bon ordre. La réalité du terrain et tous les vestiges de la culture africaine nous disent le contraire. Alors qui devons nous croire ? Notre vrai passé et notre vécu présent avec ses vices et ses accomplissements ou des étrangers venus de nulle part pour accomplir leur sale besogne d'esclavage et de colonisation. A vous de conclure.

La société Senoufo se caractérise aussi et surtout par la place qu'elle donne à la mort : il faut tout faire pour accompagner dignement le défunt dans l'au-delà. Plus son départ sera bien préparé, plus il sera mieux accueilli de l'autre côté. Je suis né dans une société traditionnelle dans laquelle les fêtes étaient rares, où les mariages se faisaient en douceur, sans

vraie cérémonie officielle. Tout se passait entre les deux amoureux et leurs parents. D'ailleurs les démarches aux niveaux des parents pour unir deux jeunes se font le plus souvent nuitamment. Pour le Senoufo, toute journée doit être mise à profit pour avancer dans les travaux champêtres. C'est une société ou l'enfant occupe une place importante mais où pourtant on n'avait pas le temps de fêter les naissances ni les anniversaires. Je n'ai donc jamais fêté mon anniversaire. Et ce n'est pas quelque chose qui me manque. Le seul moment où on sortait les plus beaux habits, c'était pour aller au marché ou encore lors des funérailles de personnes mortes de vieillesse. Les funérailles devenaient alors une fête populaire, une occasion pour toute la grande famille de se retrouver et de célébrer ensemble les bienfaits, les mérites de celui qui allait rejoindre bientôt les ancêtres. On pourrait croire qu'on accorde plus d'importance à la mort qu'à la vie. Ce qui n'est pas le cas puisque même pendant les funérailles d'une personne, c'est sa vie qui est toujours célébrée. Ce sont ses réussites qui sont mises en valeur et fixées pour l'éternité. Comme on dit « *Les morts ne sont vraiment morts que lorsque les vivants les ont oubliés* ». Et chez nous, le mort en tout cas son esprit doit rester vivant pour toujours. Les funérailles sont donc un moyen pour marquer de façon indélébile le nom du défunt dans la mémoire collective. Cette façon de faire est commune à tous les peuples africains à des degrés plus ou moins variés. Et comme toute œuvre laissée à l'appréciation de l'homme, on observe aujourd'hui de plus en plus des situations qui donnent à réfléchir. En effet de nos jours, certaines personnes sont plus promptes à organiser des

funérailles plutôt qu'à chercher à soigner le malade. Ainsi au lieu de prendre un crédit de 100 000 Fcfa pour essayer de sauver le malade, on l'assiste timidement jusqu'à sa mort, surtout si c'est une personne d'un certain âge, et alors on va chercher un crédit de plus de 400 000 Fcfa pour venir organiser les funérailles dites grandioses. Alors que certaines fois, avec peut être 200 000 Fcfa, on aurait pu sauver la personne qui vivrait encore longtemps parmi nous. C'est une situation qui m'a toujours choqué d'une certaine façon comme beaucoup d'Ivoiriens et d'Africains d'ailleurs. En 2009, j'ai vu encore un reportage sur le même sujet en pays Bété, ce qui signifie que le problème est bien d'actualité. En agissant ainsi, on ne le fait plus par amour pour le mort mais simplement pour apparaître comme celui qui a donné de grandes funérailles à ses géniteurs. Comme on le dit, pour en mettre plein la vue à ses amis. Ce qui constitue un vrai problème d'éthique et du respect qu'on fait de la personne humaine. Nous ne pouvons renier nos cultures. Mais autant nous avons le devoir de célébrer ce qui marche au mieux, autant nous devons être prompts à dire tout ce qui ne va pas. Il est essentiel d'agir en accordant plus de place à la vie d'autant plus que nous avons aujourd'hui la médecine qui permet d'augmenter de façon significative l'espérance de vie. Laisser son père ou sa mère de soixante ans malade en rassemblant peu à peu de l'argent pour ses prochaines funérailles, c'est un délit de non assistance à personne en danger. Nous devons désormais travailler à sauver des vies. Je suis certain que si on donnait l'occasion aux morts, ils choisiraient volontiers de vivre deux ou trois ans de plus plutôt que d'avoir des funérailles

grandioses. Après tout on n’a qu’une seule vie sur cette terre. Autant permettre aux gens de la vivre pleinement et aussi longtemps que possible avant de passer de l’autre côté. Je ne pouvais terminer cette partie consacrée à l’environnement de mon enfance sans parler d’une pratique qui perdure encore au sein du peuple Senoufo malgré les campagnes de sensibilisation. Vous l’aurez deviné : il s’agit bien évidemment de l’excision des filles. J’avoue qu’avant de quitter le village, je n’avais jamais vu cela comme un problème. Il faut dire que tout y est fait pour ne laisser transparaître aucun indice qui pourrait alerter la curiosité des enfants, même les plus éveillés. Et je me demande bien aujourd’hui si beaucoup de personnes et surtout les femmes savent à quand remonte cette tradition et pourquoi elle a été instaurée. Pour le petit Senoufo que j’étais, c’était une suite logique que les filles puissent subir quelque chose semblable à ce que nous subissions : la circoncision. Je me demandais cependant pourquoi les deux étapes avaient des noms différents et surtout n’avaient pas le même rayonnement au niveau de la famille et même du village. En effet alors que la circoncision se passait dans une sorte d’indifférence totale, de façon individuelle chez les parents, l’excision se passait à l’extérieur de la cellule familiale en même temps pour plusieurs jeunes filles. Tout se passait comme si on donnait plus d’importance à la jeune fille au détriment du garçon. C’était comme une initiation à part entière. Autant je savais ce qui se passait dans le cas de la circoncision, autant j’ignorais tout sur l’excision. En réfléchissant, je me dis que cela était volontairement bâti ainsi. Pas d’explications, pas de questions. Ainsi on évitait de

toucher un sujet, pas politiquement correct mais savamment orchestré depuis des siècles. Après guérison, la jeune fille s'habillait convenablement – se mettait sur son 31 – pour aller se pavaner au marché. Une façon de dire à tout le monde qu'elle avait franchi cette étape cruciale de sa vie féminine. C'est une situation qui pouvait engendrer des sentiments de jalousie chez les jeunes garçons pour qui une telle attention n'existait pas. D'ailleurs la circoncision se passe le plus souvent à bas âge alors que l'excision intervient plus tard lorsque la fille a sept ans ou plus. Mais ce qui me laissait croire que quelque chose de pas banale se tramait derrière, c'était la réponse que donnaient les mamans après l'événement. En effet, lorsqu'une camarade demandait « *Comment s'est passée l'excision pour ta fille ?* ». Elle répondait le plus souvent « *Elle a été courageuse, elle n'a même pas crié* ». C'est une réponse qui me laissait le plus souvent perplexe, mais dans une société bâtie sur les interdits, sur les non dits, sur les mystères, que peut faire un petit garçon dans une telle situation ? On se posait beaucoup de questions mais on posait peu de questions aux adultes. C'est lorsque j'ai quitté le village que j'ai commencé à comprendre la raison essentielle : diminuer la libido des femmes pour empêcher l'infidélité féminine. C'est ce qu'on appelle la discrimination à la racine. Et ma foi, ayant vécu mon enfance et une grande partie de mon adolescence au village, je peux affirmer haut et fort sans me tromper que cela n'a jamais empêché l'infidélité des jeunes femmes de quelque manière que ce soit. Ne vous attendez pas à ce que je donne des détails croustillants mais là dessus j'en connais un rayon sans jeu de mot

évidemment. Mais là n’est plus le problème. En cette période de sida universel, il devient encore plus urgent de tirer la sonnette d’alarme quand on sait que ces pratiques se font sans aucune anesthésie, utilisant souvent les mêmes outils pour plusieurs filles. Imaginons que la première fille excisée soit contaminée par le virus HIV sida, en une seule occasion on condamne plus d’une dizaine de jeunes filles. Alors on forme ainsi toute une génération de filles contaminées. Et à la longue c’est tout le village voir toute la région qui se retrouve condamnée. Déjà que les jeunes utilisent très peu de préservatifs en ville, ce n’est pas au village que le comportement sera différent. Il est donc temps de prendre nos responsabilités pour continuer le combat. L’émancipation de la femme africaine et de la femme de façon générale passe aussi par là. L’éducation oui, la scolarisation oui, mais il est primordial de préserver l’intégrité physique de nos sœurs, de nos nièces et de nos filles. Cette mission incombe bien sur aux politiques mais pour ceux comme moi qui ont grandi au village, qui reste attaché à leur culture de façon générale, il est évident que nos voix pourront être un plus et peut être même être mieux écoutées que celles des fonctionnaires de l’état. C’est une mission d’une importance capitale qui incombe à tous au nom de l’égalité et surtout de la santé physique de nos sœurs.

En attendant le fils !

Enfin le pourquoi du comment. Si au sortir de cette partie, vous ne comprenez toujours pas le sens du titre de ce livre, il faudra arrêter de lire la suite. Mais ne vous inquiétez pas, vous devriez y arriver. La société traditionnelle Senoufo est fortement ouverte à la procréation. La première richesse d'une famille est la fécondité qui assure une descendance nombreuse. Et cela encourage fortement la polygamie en milieu rural car il faut à tout prix assurer la relève. Avoir deux femmes ou plus, c'est s'assurer d'avoir des enfants même si une des femmes se trouve être stérile. Il faut vraiment être maudit de Dieu pour tomber amoureux de deux femmes stériles. Bien entendu lorsqu'on se retrouvait devant un problème d'infertilité, le plus souvent c'est la femme qui était mise en cause comme dans toutes les sociétés traditionnelles. On s'intéressait peu aux problèmes de fertilité qu'un homme pouvait avoir. On les ignorait volontairement, ce qui facilitait le débat. Cette recherche perpétuelle de la descendance, fait que le célibat était aussi mal vu. C'est comme si la personne célibataire refusait de s'intégrer dans le groupe, de participer à la continuité

de la communauté et au développement de la société. Alors, il devenait avec le temps comme un marginal. Chez le Senoufo, comme chez tous ceux qui s'adonnent au travail de la terre, le nombre d'enfants n'est pas converti en nombre de bouches à nourrir, mais plutôt en nombre de bras valides pour les travaux champêtres. Et pour le père de famille, avoir une majorité de garçons, cela représentait une sorte de bénédiction supplémentaire. Enfin ça dépend de quel côté on se place entre la mère et le père parce que les femmes sont assez heureuses quand c'est le contraire qui se produisait. Autant les garçons seront plus prompts à suivre le père partout et surtout au champ, autant les filles sont utiles pour les tâches ménagères. Un peu de culture ne faisant de mal à personne, je me permets de vous donner une petite vision de l'univers des prénoms Senoufo. Un aspect important dans notre culture, c'est que le prénom d'un enfant signifie toujours quelque chose. On ne donne jamais un nom par hasard. Il est toujours lié à l'histoire du couple et au-delà même de l'ambiance qui régnait dans toute la grande famille juste avant sa naissance. En lui seul, le nom est un livre, composé certes d'un seul mot mais qui peut expliquer beaucoup de choses. Il suffit de savoir lire entre les lignes ou pour être plus cohérent au delà des mots. Ainsi en grandissant, l'enfant de part son prénom peut imaginer l'environnement, la situation qui prévalait au moment où il est venu au monde. Comme dans d'autres cultures africaines en général et ivoiriennes en particulier notamment chez les Baoulé, le prénom peut désigner le rang de l'enfant dans la famille (premier fils, première fille, etc.). Il peut aussi être lié à l'animal totem de la famille, surtout du père. Il peut faire référence au jour

de la semaine correspondant à sa naissance comme ma mère qui s'appelle Nikpa parce que née le 3e jour de la semaine. Quelle semaine me direz vous ? De la semaine Senoufo dont je vous ai parlée dans les pages précédentes évidemment. C'est pour cette raison culturelle que les prénoms Senoufo sont le plus souvent aussi longs que des noms malgaches. A ce niveau, on a au moins un point commun avec nos frères de la grande île. On y retrouve donc des prénoms imprononçables pour un non Senoufo comme par exemple Watiangbéligué, Niwélignohônon… Je laisse le choix au lecteur de chercher à découvrir ce que ces deux prénoms veulent dire. C'est votre « devoir de maison », votre mission presque impossible si vous l'acceptez bien sur. A un degré de difficulté moindre on trouve le prénom Katièninfowa (heureux bienfaiteur) qu'on peut donner à son fils en hommage à une personne qui apporté de l'aide aux parents de l'enfant et aussi Gnenegafolô (ou encore Kolotcholoma) qui signifie tout simplement « Si Dieu le veut ». Le prénom est donc le plus souvent la contraction d'une phrase entière un peu comme chez les indiens. On retrouve néanmoins des prénoms assez faciles comme Yélé (première fille), Dôh (cinquième fils). L'exception confirme la règle même chez nous. Vous voyez bien que rien n'est nouveau sur cette terre. Maintenant que vous avez un petit aperçu des noms Senoufo, revenons au cours des choses. Pour mon père, un cultivateur courageux du matin au soir, avoir un fils, un garçon pour l'accompagner au champ et surtout qui pourrait reprendre le flambeau c'était une question de logique, d'accomplissement et même de survie. Tous les gens de sa génération et même tout le

village lui reconnaissaient sa bravoure et son courage. Il n'avait plus rien à démontrer. Mais il lui fallait simplement un garçon pour continuer son œuvre. Avec ses deux femmes, il avait eu six filles de suite sans qu'un seul garçon ne vienne perturber cette gente féminine. Au final, il se retrouvait au milieu de huit femmes. Alors au fil des années, la quête du fils était devenue une réelle obsession pour lui. Il a parcouru des kilomètres à la recherche de la prière qui allait lui permettre d'avoir son premier fils. Il lui arrive encore aujourd'hui de me parler de ses sentiments de l'époque, de toutes ses prières qu'il faisait à Dieu afin que le miracle ait enfin lieu. Comme l'homme propose et DIEU dispose, les choses n'avaient pas vraiment commencées comme il avait souhaité. Son premier enfant était une fille et il l'appela Bintou. Deux ans après, le deuxième arrivait et voilà encore une belle petite fille. Elle fut nommée Karidja. Et comme il n'y a jamais deux sans trois, la troisième venait au monde quelques années plus tard. En pays Senoufo, cette troisième fille peut porter le prénom Tchewa qui peut se traduire par « une autre fille ». Mais attention, ce prénom ne veut pas dire que l'enfant n'est pas désiré, mais simplement pour signifier que cette enfant avait déjà au moins deux grandes sœurs. En grandissant cette fille saura dans tous les cas qu'à sa naissance le couple avait déjà au moins une fille. C'est une façon pour dire au nouveau né *« Tu as trouvé d'autres avant toi alors il faut les respecter »*. Par la suite, miss Tchewa était devenue la favorite de mon père et de toute la famille tant elle se dévouait pour son prochain sans attendre quelque chose en retour. Elle aimait sans attendre un retour. Elle était au service de tous même ces petits frères et

sœurs que nous étions. Et comme ce sont toujours les meilleurs qui vont en premier, elle s'en est allée en août 2001 laissant la famille dans la déprime la plus totale. J'y reviendrai. Mais en attendant, le fils n'était pas encore là. DIEU n'avait pas encore pris sa décision d'exhausser les prières de mon père et ma mère accoucha d'une quatrième fille à qui on donna le prénom Ténégnigui, littéralement « *tant qu'on sera en bonne santé* ». Sous-entendu tant que nous aurons la santé, nous continuerons à te remercier seigneur Dieu. Maintenant il se retrouvait à la tête d'une famille de six filles ; quatre avec ma mère et deux avec sa deuxième épouse. Décidément, pas de bol. Pour un cultivateur de sa trempe, même s'il aimait ses filles comme tous les pères soucieux du bien être de leur progéniture, il y avait une sorte de manque à combler d'autant qu'un jour ses filles quitteront le foyer parental pour aller s'installer ailleurs et former avec leurs maris de nouveaux foyers. C'est dans cette attente, dans cette ambiance, au moment où on commençait à croire de moins en moins que je suis né un peu comme un sauveur un vendredi vers 18h dit on, une sorte de soulagement après le dur labeur de toute la journée et de la semaine. Le week-end s'annonçait festif, en tout cas heureux. Et pour qu'il n'y ait pas de doute possible, le créateur a fait un copier-coller du visage de mon père : un visage plutôt beau gosse. Enfin ce n'est pas à moi de le dire. Ainsi, pas besoin de me présenter lorsque je rencontre un ami ou une connaissance de la famille. Pour ces derniers, mon identité se lit sur mon visage. Je n'ose pas imaginer la joie qui a envahi la famille en cette période. Et ce qui est vraiment dommage pour moi, c'est que je n'ai aucune image de ma naissance et de

mon enfance. Mes premières photos sont celles que j'ai prises moi-même étant adolescent. Je n'ai aucune photo de mon enfance, mon père se désintéressant fortement des photos et autres souvenirs. Sur ce point précis, je suis son contraire craché. Moi j'aime me prendre en photos et surtout les agrandir et les coller dans le salon pour les contempler comme bon me semble. Oui je m'aime beaucoup. Certains disent même que je suis narcissique mais j'y peux rien. La bible nous enseigne qu'il faut aimer son prochain comme soi même, je commence donc de façon logique par m'aimer autant faire que ce peut avant d'élargir cet amour à tous ceux que je croise. Ce qui est sûr, j'ai pu mesurer chaque jour et au fil du temps l'enthousiasme de mes parents, à travers l'attention particulière que tout le monde me porte depuis ma tendre enfance jusqu'à aujourd'hui. Enfin le Dieu, qu'il avait prié et supplié pendant des années, avait fini par l'exaucer. La petite famille avait maintenant un garçon, la tension était retombée et la vie continuait son cours. Pour honorer la mémoire de mon grand père que je n'ai pas connu, mon père me donna son prénom Nangounon. On me donna aussi le prénom Fatogoma qui signifie simplement que je porte le même nom que mon grand père, en fait c'est le « Junior » local. Mais très vite ce prénom avait pris le dessus sur le prénom officiel au niveau de la famille. Ainsi au village tout le monde m'appelle Fatogoma depuis toujours sauf quelques tantes (sœurs de mon père) qui de temps en temps m'appellent Nangounon certainement pour se rappeler de leur géniteur disparu depuis longtemps. Ce qui est sur, c'est que par procuration, j'étais devenu l'image du passé (mon grand père) et le symbole de la continuité

de la grande famille. Je me souviens que lorsque j'étais encore tout jeune, beaucoup de ces tantes et oncles m'appelaient « *Vié* », une déformation du terme « *le vieux* » qu'on utilise en Afrique pour designer les chefs de famille. Après ma naissance, la famille a eu plusieurs autres enfants dont trois garçons. Mon père avait maintenant quatre potentiels héritiers et surtout une grande et vraie famille africaine : deux femmes et quinze enfants. C'est dans cet environnement que j'ai grandi, que j'ai fais mes premiers pas et appris les rudiments de ma culture et de la vie en générale. Je fus élevé et par ma mère et par mes grandes sœurs qui pour les plus âgées étaient déjà adolescentes. Ce sont elles qui me portaient sur le dos pour aller aux champs, et pour la plus jeune s'occuper de moi pendant que les plus âgés étaient préoccupés par les travaux champêtres. Elles étaient comme ma mère mais aussi mes nounous, ce qui a créé une relation particulière entre elles et moi. Avant que mon petit frère ne vienne au monde, j'étais comme un produit rare (seul garçon au milieu de 6 filles) alors elles passaient leur temps à me bichonner, voir même céder le plus souvent à mes petits caprices : faisant de moi une sorte d'enfant gâté. Peut être que mon pseudo narcissisme vient de là. Lorsqu'on vous éduque dans une telle atmosphère où on vous donne autant d'importance comme si vous étiez le nombril du monde, vous finissez par vous convaincre que vous êtes important. Ce qui est certain aussi, vous en sortez blindé contre les obstacles de la vie parce que jamais vous ne perdez la confiance que vous avez en vous même. Il y a tellement de fierté propre en vous que toutes les éventuelles critiques glissent sur vous comme l'eau de pluie. Ceci dit, on

ne m’a pas toujours caressé dans le sens des poils. Au fur à mesure que je grandissais, il fallait tout faire pour que je sois quelqu’un de bien, un garçon sérieux et obéissant. Mes petites conneries que je faisais de temps en temps ne restaient donc pas sans une petite punition ou une remontrance. Et de ce côté-là, ma mère était plus réactive que mon père. Ceci dit, je n’étais pas un bagarreur sauf qu’il ne fallait pas me chercher. J’étais de petite taille alors il fallait trouver le moyen de calmer tous ceux qui croyaient que leur taille était un avantage sur moi. Le plus souvent ça se terminait donc avec des coups de poing.

Sortie du collège Kimou M'Bra (classe de 4e)

De l’EPP Nahoualakaha au collège Kimou M’Bra de Korhogo

Ce chapitre concerne une partie intéressante de ma jeune vie, un aperçu du chemin qui m’a conduit jusqu’à Yamoussoukro. Ma personnalité a été en grande partie forgée dans cette période. Comme tous ceux qui naissent au village, j’étais ancré dans cette tradition faite d’interdits et de croyances de toutes sortes. Cette vision du monde qui fait qu’à chaque éclipse, on pensait comme les chinois qu’une créature avait avalé le soleil et qu’il fallait taper sur des casseroles pour faire du bruit afin que le soleil revienne. Cette tradition qui fait que beaucoup d’entre nous avait des totems, des interdits. Moi personnellement c’est le poisson d’eau douce appelé silure qui m’était interdit. Et j’avoue que jusqu’à aujourd’hui j’ignore totalement pourquoi c’était ainsi. Toujours est il que jusqu’à l’âge de 15 ans, lorsque je mangeais ce poisson de façon volontaire ou non, je perdais automatiquement la voix le lendemain avant de la retrouver le jour d’après. Mon père aussi souffrait de ce même mal alors que tous mes autres frères et sœurs n’étaient pas touchés par cette extinction de voix. Décidément, je n’ai pas hérité seulement du visage de

mon père, j'ai aussi pris les faiblesses de son organisme. Je devais donc être vigilant et éviter coûte que coûte de manger ce poisson alors que mes amis pouvaient en déguster paisiblement. Pour moi c'était une tentation permanente surtout à partir du moment où je pouvais pêcher moi même : attraper du poisson et ne pas pouvoir le manger, ça laisse un goût amer. Au fur et à mesure que les années passaient, je cherchais les origines de ce mal. Certainement qu'il s'agissait d'une allergie due à une substance contenue dans le silure. En effet, je me suis rendu compte au fil du temps que la plupart des interdictions n'étaient rien d'autres que de simples mesures protectrices. Lorsqu'on ne sait pas guérir un mal, vaut mieux le prévenir. Alors on interdit la supposée source, et tout le monde est heureux. Même si je trouve cela une méthode plutôt radicale, elle reste néanmoins une arme efficace contre d'éventuels empoisonnements. On allait le découvrir par nous-mêmes. Au fur et à mesure qu'on grandissait, qu'il fallait franchir les différentes étapes établies par la société, la coutume. Enfin personne ne vous dit vraiment ce qu'il y a à faire, mais vous savez de vous même qu'il y a des choses à apprendre. Le contact avec les grands frères reste en cela un guide permanent. Que ce soit en pays Senoufo ou dans n'importe quel coin du globe terrestre, on n'apprend qu'en compagnie des plus grands, des plus avertis. Ainsi avant « l'école du blanc », j'étais déjà à l'école du village, celle de la vie. Dès qu'un jeune garçon pouvait marcher et courir derrière les plus âgés, il les suivait à la chasse des margouillats : ces petits reptiles dont les mâles ont une tête rouge et qui arpentent les murs et les arbres de nos différents villages et villes africaines. Chez nous Senoufo, c'est

le premier animal auquel s'attaque le jeune garçon. C'est plus facile puisqu'il vit principalement au village. C'était le premier moyen de se faire des amis (en dehors de la cellule familiale). Et si vous montrez une certaine habilité, si vous êtes assez adroit avec le lance-pierre – ce qui n'était pas mon cas – alors vous êtes certains d'avoir beaucoup de petits camarades autour vous et aussi la protection des « *anciens* ». Enfin anciens, ça dépend par rapport à qui. Vous devenez un bon petit. Après la chasse, il appartenait aux plus jeunes d'aller soit chercher du pigment ou du sel chez leurs mamans – enfin dans leurs familles respectives – pour la préparation du butin. C'était là aussi une occasion de mesurer sa côte auprès du chef de groupe. Dans le cas où il vous aimait bien, non seulement il ne vous demandait pas d'aller « voler » en quelque sorte les condiments de votre maman mais en plus au moment du partage il vous octroyait un plus gros morceau. C'était la première étape de l'auto initiation car tout cela se passait entre enfants et jeunes adolescents (de 5 ans à 12 ans environ). Les adultes ont bien d'autres préoccupations plus intéressantes. D'ailleurs à partir de l'âge de 14 ans, on ne se sent plus vraiment concerné par cette chasse aux margouillats, on préfère aller à la pêche à la rivière toute proche. A cet âge au village, on commence à chercher son affirmation, on se prend pour un homme accompli. C'était là, un de mes passe-temps favoris durant tout le temps que j'ai passé au village. Et aujourd'hui encore, je me réjouis à l'idée de pouvoir un jour retourner dans ces lieux de ma paisible enfance. Je pourrai pêcher quelques poissons et pourquoi pas un silure. Au lieu de jouer aux billes et autres jeux vidéo, nous étions déjà à l'école de l'apprentissage de la vie. Et comme tous les

enfants du monde, il fallait bien jouer aussi au football. Mais certaines fois, il n'y avait même pas de ballon alors on cherchait une chambre à air usée. Avec le caoutchouc récupéré – coupé en petites ficelles qu'on enroulait sur elles-mêmes – on arrivait à fabriquer une petite balle de la taille d'un citron et le tour était joué pour cette fois-ci. Bien évidemment le plaisir de jouer au foot restait le même. Le plus souvent, on jouait d'ailleurs pieds nus à la Yannick Noah. Le contact direct avec le sol, ça forge plus le talent et étant ainsi tous dans la même galère, on évitait soigneusement de se cogner les tibias. A défaut de voitures électriques ou de trottinettes, je courais comme tous les autres enfants derrière des cerceaux et des pneus de vélo usés. Et lorsqu'on voulait faire quelque chose de plus technique, on confectionnait nous-mêmes nos petites voiturettes avec des fils de fer et du caoutchouc. C'était ça mon enfance, une époque formidable dont je rêve encore quelques fois aujourd'hui. Il fallait bien jouer aux enfants alors on avait mis notre intelligence au service de notre enfance. Mais déjà la route des champs était grandement ouverte devant nous laissant voir toutes ces prouesses qui nous attendaient. Au village, l'adolescence n'existe presque pas : on passe de l'enfance pour atterrir directement dans la vie adulte, en tout cas en ce qui concerne les travaux champêtres. Au commencement, c'était juste pour accompagner les parents pour ne pas rester seuls entre enfants au village. Mais très vite il fallait mettre la main à la pâte – dans la boue plutôt – en commençant par les petites tâches notamment pendant le désherbage des champs. Comme disaient mes parents à l'époque « *ce qu'on te demande, ce n'est pas de faire comme les adultes mais si tu arraches une herbe, elle ne vas pas*

repousser sous tes yeux, dans l'immédiat ». Après ces aides ponctuelles, le temps était venu de montrer plus de courage, montrer qu'on est un digne petit Senoufo vivant au village. Et cela commence avec le travail dans les baffons : ces lieux irrigués où on cultive le riz. Ainsi pendant que les adultes labouraient la terre, retournaient le sol avec leurs grandes dabas dont seuls les Senoufo ont le secret, les plus jeunes étaient chargés de « morceler » pour rendre la surface plus harmonieuse avant le repiquage des plants de riz. Et si c'est une personne tierce en dehors de la famille qui vous demande de faire ce travail, alors vous aviez droit à l'époque à 200 Fcfa à la fin de la journée. C'était le prix fixe pour ce travail qu'on appelle en Senoufo « *Fadjori* ». C'est comme ça que j'ai gagné comme tous les autres jeunes mes premiers jetons personnels. Lorsque tu arrives à faire trois fois ou plus de ce « petit boulot » dans la semaine alors le jour du marché, tu te sentais poussé des ailes car pour une fois tu n'étais plus obligé de demander de l'argent aux parents. Tu pouvais t'acheter un petit short ou des sandales (qui coûtaient à l'époque 200 Fcfa) ou encore manger un bon attieké et toutes sortes de friandises. C'était le début de la liberté et de l'indépendance financière. Et c'était bien de se sentir libre ne serait pendant une seule semaine. Il ne fallait pas des milliers d'euros pour être heureux. Certes les sommes, gagnées à la sueur du front, n'étaient pas énormes mais elles permettaient de faire ce qu'un smicard ne peut se permettre en région parisienne : c'est-à-dire bien manger. C'est une époque que j'ai personnellement beaucoup aimée d'autant que mes parents à ce moment s'en sortaient encore assez bien coté financier. La culture du coton avait encore de la valeur, nos parents

paysans pouvaient compter sur le fruit de leur dur labeur. Ils pouvaient encore se permettre de faire des projets. Un rêve auquel ils ont renoncé depuis lors. Après les champs, le soir venu, on se retrouvait sur la place publique ; une sorte de boite de nuit à ciel ouvert sauf que la musique était remplacée par les chants des jeunes filles. Au début, on était là pour courir partout, s'amuser entre jeunes garçons. Mais très vite, on commençait à copier les techniques de dragues des grands frères. Et en ce moment, on préférait avoir des demi-lunes qui permettaient de garder une certaine discrétion vis-à-vis des personnes âgées qui pouvaient passer par là. Vous l'aurez compris, mon village était encore sans électricité à l'époque et cette situation a perduré jusqu'en 2000. C'est à partir de ce moment que le jeune garçon cherche à s'affirmer au niveau des travaux champêtres pour apparaître désormais comme un homme à part entière alors qu'il a encore le lait dans la bouche. Un jour ces adolescents prendront la place des grands frères, ils deviendront les hommes du moment et s'initieront alors au poro. Ainsi va la vie. Après mon entrée en sixième, je repartais au village pendant les congés et les grandes vacances et je me replongeais dans cet univers assez spécial. Même si au fur et à mesure que les années passaient, surtout après mon départ au lycée scientifique, j'arrivais de moins en moins à me confondre dans la masse. La rupture s'opérait doucement. Je m'éloignais peu à peu sans le vouloir de cette ambiance dans laquelle j'avais baigné pendant des années. Pour autant au niveau des travaux champêtres, rien ne changeait. A chaque fois, il fallait donner son maximum pour être très vite efficace afin de rivaliser avec mes camarades restés au village et dont la seule préoccupation était le travail de la terre.

Et sans me vanter, beaucoup d'entre eux ont gardé un certain respect pour moi grâce à cette ténacité. Parallèlement donc à cette vie de vrai cultivateur en devenir, il fallait assurer à l'école. Et oui, mon père avait eu l'audace et le courage de m'envoyer à l'école alors qu'il aurait été plus facile pour lui de me montrer que le chemin des champs. En effet, le milieu des années 80 coïncide avec l'arrivée de l'utilisation des attelages de bœufs de plus en plus pour le travail de la terre. Et qui dit bœufs, dit jeune enfant pour les emmener dans des espaces herbeux pour leur nourriture et les points d'eau mais aussi pour les guider pendant les travaux. Mon père avait donc embrassé la nouvelle mode, mais il avait quant même accepté de m'envoyer à l'école. Ce qui représentait un réel handicap pour lui. Mais ce n'était que partie remise puisque chaque week-end j'étais au champ à faire ce que j'aurai du faire tous les jours. Et d'ailleurs sa décision de me scolariser n'était pas en soi une vraie exception. Notre village avait maintenant sa propre école primaire qui se trouvait à quelque deux cents mètres de la maison. Il n'a donc pas eu beaucoup d'efforts à faire. Il fallait juste suivre la vague. J'ai été inscrit avec près d'une soixante d'autres enfants. Une fois sur les bancs je me suis occupé du reste. Mes parents n'ont jamais eu à me demander d'étudier jusqu'à ce que je quitte le village avec le certificat d'études primaires et élémentaires (CEPE) en 1992 pour aller au collège à Korhogo. Dès les premières semaines du CP1, j'étais fasciné par l'apprentissage, j'étais heureux de découvrir une nouvelle langue et de lire toutes ces petites histoires qui étaient racontées dans nos livres de français. Et cela était beaucoup encouragé par le maître de classe monsieur Brou. Dès

son arrivée, alors qu'il ne parlait aucun mot Senoufo, il a su montrer l'importance de l'école et aux parents et aux élèves. Au lieu d'habiter à deux Kilomètres de l'école dans la petite ville de Tioro et avoir toutes les commodités liées à l'électricité, il avait choisi de s'installer au village parmi les cultivateurs. C'est un geste qui a été fortement apprécié par ces derniers qui l'avaient alors adopté comme un des leurs même s'ils arrivaient difficilement à communiquer. Mais avec son nom Brou qui sonnait exactement comme le terme local « bourou » qui désigne le pain, il ne pouvait passé inaperçu. Chaque matin, monsieur Brou marchait avec les enfants pour aller à l'école qui se trouvait juste à l'entrée du village. A midi et le soir, il faisait le parcours inverse toujours avec beaucoup d'enfants autour de lui. Cela avait créé une sorte d'enthousiasme et une envie de faire plaisir au jeune professeur d'école. Chaque soir, je me mettais à côté de la lampe à pétrole – qui avait pour mission principale d'éclairer toute la cour – pour lire ou plutôt pour chanter mon livre de français ; c'est selon. On pouvait m'entendre à plus de cinquante (50) mètres de là. La lecture silencieuse n'était pas pour moi. Je criais tellement fort qu'au final tout le monde dans notre cour et les cours environnantes savait désormais que mon livre commençait par la fameuse phrase « *Mariam joue à la balle* ». Bien entendu, lorsque je me retrouvais en classe, j'évitais de faire comme à la maison. Cela n'empêche, monsieur Brou avait vite perçu cette volonté et cette capacité d'apprentissage de tel sorte qu'un jour lorsqu'un autre élève désignant ma nuque (un peu plus longue que la normale je l'avoue) l'interpelle en ces termes « *Monsieur, monsieur, regarde la tête de Nangounon* », il avait répondu avec

le sourire « *Oui je vois ce n'est pas comme pour toi mais il y a du papier là dedans* ». Il n'avait pas tord puisque durant tout le cursus du primaire, j'ai été plusieurs fois premier de classe sinon toujours dans le trio de tête. Mais autant j'étais attentif en classe pendant les heures de cour, écolier sérieux et un peu timide autant je courais très vite à la maison – dès que la cloche sonnait – pour retrouver mon riz couché surtout si la veille, il y a eu du tchonron : une sauce verte faite avec des feuilles de plantes d'haricot et de la farine d'arachide. Le maître qui passait toujours devant notre cour pour aller chez lui s'en amusait d'ailleurs « *ce petit là, dès qu'on sonne, il court retrouver sa petite marmite* ». Il m'aimait bien monsieur Brou et moi aussi d'ailleurs. C'était un professeur qui inspirait par sa façon d'être, sa proximité avec les écoliers et leurs parents. Très tôt, je me suis orienté vers les matières scientifiques où je me sentais plus à l'aise. La passion des mathématiques était née et elle n'allait jamais me quitter. Cela m'aidait beaucoup à gonfler ma moyenne même si je n'étais pas nul dans les autres matières. Après la classe de CE1, monsieur Brou fut remplacé par un autre professeur. Il avait été orienté dans une autre région de la Côte d'Ivoire. Une décision qui n'a plue ni aux élèves, ni aux parents d'élèves mais bon on ne nous a pas demandé notre avis de toute façon. L'environnement éducatif s'est retrouvé perturbé. Mais j'avais vite repris mes repères et j'étais toujours sur ma lancée. A un moment donné, on avait demandé à tous les élèves qui habitaient le même village que moi – Nahoualakaha – de venir chaque soir chez mon père pour qu'on puisse étudier ensemble. Mais l'expérience fut arrêtée après une semaine, on passait plus le temps à se chamailler

qu'à faire autre chose. Et pourtant malgré mes performances du CP1 jusqu'au CM2, je me suis retrouvé à redoubler cette dernière classe. La coalition de l'école et des travaux champêtres ne laissait pas de temps pour les révisions et la préparation des examens de fin d'année dans la sérénité : un gâchis de temps et d'argent. Et c'est là un des points délicats sur lesquels nous devons réfléchir aujourd'hui (oui le problème existe toujours dans nos villages) afin de donner plus de chance à nos jeunes frères et surtout aux enfants de tous les paysans et agriculteurs à travers le pays. Comment réconcilier le fait d'être fils d'un cultivateur vivant au village et la constance dans les études ? Voilà un problème encore récurrent dans tous les villages et hameaux de la Cote d'Ivoire et particulièrement chez les Senoufo qui part leur coutume se considèrent comme des cultivateurs avant tout. Si les excellents élèves sont freinés dans leur élan par la pression des travaux champêtres, que dire des élèves moyens et surtout ceux qui au départ avaient quelques difficultés ? Voilà qui explique le taux très élevé de déscolarisation dans la région des savanes. Cette région est encore à la traîne comparée aux autres contrées de la Côte d'Ivoire. Sachant que le pays dans son ensemble est déjà en retard dans la lutte pour la scolarisation des enfants et l'alphabétisation, on devine à quel niveau se trouve la région nord. D'abord beaucoup de parents sont assez réticents à l'idée d'envoyer leur enfant à l'école surtout si c'est le seul ou le premier garçon de la famille. En tant que cultivateurs pour la plupart, scolariser un enfant revient à renoncer à deux bras (bientôt) valides pour le travail de la terre. Pourquoi un père enverrait-il son fils à l'école et aller au champ tout seul ? Qui va conduire